



Project  
**MUSE**<sup>®</sup>

*Today's Research. Tomorrow's Inspiration.*

# Entre Genève et Baltimore : Jean Starobinski à Johns Hopkins



*Julien Zanetta*

*Les propos rapportés entre guillemets, sauf mention contraire, sont le fruit d'entretiens avec Jean Starobinski, ainsi que de notes qu'il eut l'extrême gentillesse de me communiquer. Qu'il en soit ici remercié.*

Si le nom de Jean Starobinski reste invariablement attaché à celui de Genève, une brève parenthèse vient faire exception dans sa biographie. En effet, c'est en 1953, à l'invitation de Georges Poulet, qu'il va enseigner durant trois ans au Romance Languages Department de l'Université Johns Hopkins à Baltimore, en qualité d'*instructor* d'abord, puis d'*assistant professor*. « Écart fécond » s'il en est, c'est lors de ce court séjour aux Etats-Unis que, nouant littérature, médecine et histoire des idées, il rédige sa thèse sur Rousseau et rencontre des personnalités capitales pour son orientation critique.

## **I. Avant Baltimore**

Les années précédant Hopkins sont l'occasion d'une grande activité pour Jean Starobinski. Entre 1939 et 1953, il mène successivement deux formations : en lettres, d'une part, où il devient l'assistant de Marcel Raymond ; en médecine, de l'autre, où il exerce des fonctions d'interne à la Clinique Thérapeutique de l'Hôpital Cantonal de Genève pendant cinq ans (de 1948 à 1953). La répartition des horaires dresse une forme du jour bien remplie :

Deux années pendant lesquelles j'étais assistant ont coïncidé avec deux années moins lourdes pendant lesquelles j'accomplissais mes études médicales – car c'était une sorte de double vie. Double vie où je devais être à huit heures du matin à la visite et préparer les présentations de cas, faire la visite tous les jours avec les médecins adjoints, fixer la thérapeutique, etc. C'était une vie, disons, un peu chargée.

Le partage des deux formations n'étant pas encore envisagé, Starobinski continua longtemps à « jouer sur les deux tableaux », intégrant la médecine au début de son activité de critique. Outre sa collaboration à la revue d'Albert Skira, *Labyrinthe*, ou encore au périodique romand *Lettres* dont il est membre du comité de rédaction, il publie dès 1942 des chroniques sur la poésie contemporaine, des traductions de Kafka, puis divers articles sur Stendhal, Mallarmé, Jouve et Valéry<sup>1</sup>. Mais, surtout, c'est l'année de son départ aux Etats-Unis que son premier ouvrage, *Montesquieu par lui-même*, paraît au Seuil, à la demande de Francis Jeanson.

Au lendemain de la Seconde Guerre Mondiale, Genève était alors un lieu d'effervescence et de pensée qui accueillait, pour la première fois en 1946, les *Rencontres internationales*. Sous l'impulsion entre autres de Marcel Raymond, cette ouverture occasionna un nombre important d'échanges entre personnalités et intellectuels. Starobinski put y rencontrer notamment Maurice Merleau-Ponty. Et c'est sur son « incitation amicale<sup>2</sup> » qu'il commença, à Baltimore, un article sur Montaigne, appelé à figurer dans un ouvrage sur les *Philosophes célèbres*.

## II. Du « Livre des masques » à Jean-Jacques Rousseau

Inaugurant ces années américaines, l'article sur Montaigne constitue le ferment d'une recherche qui va mener Starobinski, quelque trente années plus tard, à l'important *Montaigne en mouvement* (« les éléments du *Montaigne* étaient très avancés quand j'allais quitter Hopkins en 1956 »). Mais, avant cela, il s'incorporait d'abord dans un projet de plus vaste ampleur, où d'autres « patients », entre codes et dissimulations, attiraient son attention.

En effet, peu avant son départ de Genève, un projet de thèse sous

<sup>1</sup> Pour une bibliographie exhaustive des publications de Jean Starobinski entre 1942 et 1964 se reporter aux *Documents pour servir à l'histoire de l'université de Genève*, vol. 13 (Genève : Librairie de l'Université, 1964).

<sup>2</sup> Jean Starobinski, *Montaigne en mouvement* (Paris : Gallimard, 1982, rééd. 1993) 590.

la direction de Marcel Raymond est ébauché et prend la forme d'un parcours à travers les siècles sur les ennemis des masques : « Montaigne, La Rochefoucauld, Stendhal et Valéry faisaient partie du plan initial de l'ouvrage. Il a fallu les écarter – provisoirement – parce que la part de Rousseau devenait disproportionnée. »

Et c'est à Baltimore que le choix est arrêté, non sans difficultés : « Je gardais encore espoir d'avoir des séries d'expériences du démasquage ou du refus des masques ou des proclamations de sincérité. Bref, tout ce problème de la vérité vécue : je n'avais pas renoncé au livre polycéphale. » Et bien que Rousseau, « démasqueur en chef », emporte la thèse, nombreux sont les endroits dans l'œuvre de Starobinski où les masques reviendront, des pseudonymes de Stendhal dans *L'Œil vivant* aux taches de Rorschach dans *La Relation critique*.

D'ailleurs, dans un même élan de continuité, Montaigne n'est guère aussi éloigné que l'on pourrait penser ; Starobinski le répète dans la préface de son livre : « Dès sa première ébauche, *Montaigne en mouvement* avait été conçu pour faire pendant à *Jean-Jacques Rousseau : la transparence et l'obstacle*<sup>3</sup> ». Le premier geste de Montaigne ne sera-t-il pas, après avoir pris conscience de l'apparence et de ses leurres, de partir en guerre contre les masques ?

C'est donc l'offre de Georges Poulet, rencontré aux Réunions de Royaumont en 1948, qui décida Jean Starobinski à partir : « Un an ou deux après son arrivée à Johns Hopkins, sachant le désir que j'avais de terminer ma thèse, sans encore décider du tout ce que j'allais faire de la médecine, il me dit : « Venez à Baltimore, il y a là un département où vous aurez un *job* très inférieur, mais qui vous laissera du temps. Et, vous avez à portée de main, dans un autre quartier bien sûr, l'hôpital. » » La décision fut prise rapidement. La médecine, les masques, Montaigne et Rousseau allaient bénéficier d'une sortie de Genève, d'un « intermède » :

J'ai pu parler d'un intermède parce que ce fut une interruption imprévisible de ma résidence en Suisse, où j'étais né, et que je n'avais jamais quittée, sinon pour de très courts voyages en France ou en Italie. Mais le terme est inapproprié, car cet « intermède » ne fut pas un entracte : ce fut le moment d'un travail plus concentré et d'un tournant décisif dans l'acquisition de mes ressources de critique et d'historien de la littérature.

<sup>3</sup>Starobinski, *Montaigne*, 10.

### III. Entre Georges Poulet et Leo Spitzer

Georges Poulet travaillait alors à Hopkins aux *Métamorphoses du cercle*. Il avait précédemment publié deux volumes de ses *Études sur le temps humain* et le tracé d'une méthode commençait à se dessiner de plus en plus clairement. Starobinski, partageant le même bureau, le vit à l'œuvre, observant l'évolution de sa pensée tout en maintenant certaines réserves :

J'étais évidemment très proche de Poulet. Et j'ai adopté ce procédé qui consiste à essayer de fixer un « point de départ » pour ensuite voir la façon dont se développe le rapport au monde de l'écrivain. Évidemment, là-dedans, il s'agissait d'attitudes psychologiques, psychiques. Et la stylistique n'était qu'auxiliaire. J'avais, dans le *Rousseau*, suivi une séquence à partir d'un point de départ de type affectif ou de type psychologique. Mais, au fond, je n'ai jamais suivi Poulet dans l'idée que le début du travail critique doit se situer au niveau de la coïncidence – découverte – avec quelque chose qui serait pour un auteur son point de départ psychologique, son expérience première. Il m'avait toujours semblé que, là, il fallait revendiquer la liberté du critique et le choix qu'il fait librement de considérer un aspect de son travail, de l'œuvre qu'il aborde comme *son* propre point de départ. Donc, je n'ai jamais eu cet espoir de coïncidence psychologique avec l'auteur. Bien au contraire, je le gardais toujours un peu à distance. Je tiens à ce qu'il y ait une distance critique qui nous permet, en toute sympathie, de déceler en lui, au plus près et dans le style aussi, des choix, des attitudes qui méritent d'être considérées comme importantes et étudiées. Et j'estime aussi que ce que Poulet considérait comme négligeable – le rapport au monde extérieur, à la société – valait la peine d'être pris en compte. Alors que Poulet, un peu par défi, ne voulait considérer qu'une évolution intrapsychique, quelque chose qui se passe dans une conscience, et qui aboutit à un point d'arrivée donnant le parcours d'une pensée. Cela m'a paru une très bonne méthode, si j'ose dire, comme moyen d'exploration, comme guide herméneutique. Mais, en même temps, cela me paraissait quand même un artifice que de saisir un temps premier de la conscience pour le voir se déployer et parcourir une série d'étapes.

La méfiance à l'égard d'une identification se voulant totale sert également à l'ajustement de cette distance critique. Si le regard saisit de trop près l'objet de son observation, il risque de céder à sa fascination et, au pire des cas, de ne plus voir clairement les lignes directrices de son trajet. En dépit des réserves, demeure cette intuition première que Poulet savait admirablement mener à terme :

Cette évolution subjective, c'est quelque chose qui se passe dans le dedans (avec évidemment des rapports au-dehors). Mais, les consciences que Poulet



Georges Poulet, Anna Hatcher et Jean Starobinski à Johns Hopkins en 1955.  
Ferdinand Hamburger Archives of the Johns Hopkins University.

interroge sont, parce qu'il le voulait ainsi, parfaitement désincarnées. Il avait une énergie très décidée à écarter les choses qui lui paraissaient insignifiantes. Donc, il traçait une ligne très claire dans la série des expériences, un itinéraire psychique ou spirituel – un peu sur le mode des itinéraires religieux – et en même temps, il avait une intuition extrême des ramifications des problèmes. Une chose était évidente, il avait une exigence de lecture totale de l'auteur qu'il abordait.

Si les fréquentes discussions avec Poulet marquent un des temps forts de Baltimore, l'autre profonde influence de Starobinski fut indéniablement Leo Spitzer. Élève de Kurt Vossler, le philologue viennois, émigré aux États-Unis pendant la guerre, poursuit à Baltimore la tradition des grands romanistes allemands, en accord ou en désaccord avec les autres membres de la faculté. Venu au département des *Romance Languages* en 1952, Georges Poulet prenait encore ses marques quand Starobinski arriva à Johns Hopkins. Le climat était chargé de la fameuse querelle que lui porta Spitzer au sujet de son article sur *La Vie de Marianne* – querelle en forme de lettre ouverte qu'un chapitre des *Études de style* consigne. Spitzer s'en prenait à son « nouvel ami et

collègue<sup>4</sup> » au sujet d'une différence de méthode : à la critique trop ouvertement « philosophique » de Poulet, Spitzer lui opposait celle du philologue échappant aux « dangers des systèmes clos » :

Évidemment Spitzer pouvait lui reprocher de ne pas donner assez d'importance aux faits de langue, de considérer que n'existaient que les éléments de pensée ou d'attitude intellectuelle. Alors que Spitzer, lui, écoutait le texte davantage, avait une attention à la forme qu'il voulait lier, bien sûr, à des aboutissants psychologiques. Alors, quelquefois chez Spitzer, un admirable décryptage des figures, des structures de style, pouvait aboutir simplement à une caractérisation psychologique. Et l'on était même déçu du résultat parce qu'un poème, admirablement interprété et analysé, devenait, par exemple, l'« expression glorieuse de l'amour courtois ». Bien sûr, nous étions persuadés que c'était là l'« amour courtois », mais ce qui l'avait révélé était presque plus précieux que le mot conclusif.

Mais Spitzer avait toujours le goût du débat, dans une omission ou une erreur d'un autre chercheur qu'il n'a pas su voir. Lui était l'homme qui voit et repère, qui met le doigt à l'endroit juste. Et, il l'a fait de façon admirable, mettant en évidence des procédés, des caractères de style. Son repérage était admirable. Il avait reçu de la philologie allemande le vocabulaire pour désigner les faits de style. Et tout cela reste.

Reprenant à la stylistique de Spitzer cette attention au moindre détail, Starobinski scruta, auscultait et gagna une proximité au texte qu'il mettra en application peu après :

Je suis resté très redevable à Spitzer. Il m'avait envoyé un petit mot extrêmement gentil après l'envoi de *La Transparence et l'obstacle*. Et il me disait : « Après tout, vous devriez regarder de plus près, quand même, les mots, le style, etc. » J'ai fait quelque chose avec l'attention au détail qu'il exigeait du côté de la syntaxe, des structures linguistiques, et ça a été le *Dîner de Turin* de *La Relation critique*. Une façon de dire : « et moi aussi je peux faire de la stylistique qui ne soit pas simplement des étapes psychologiques ». Et depuis lors, pour moi, c'est essentiel.

La double exemplarité de ces « méthodes » qui s'affrontèrent n'empêcha pas Starobinski de préfacier tout à la fois *Les Métamorphoses du cercle* et *Les Etudes de style* que relie, en ses termes, une même « beauté intellectuelle<sup>5</sup> », une « poésie d'idées<sup>6</sup> ».

<sup>4</sup>Leo Spitzer, *Études de style* (Paris : Gallimard, 1970) 367.

<sup>5</sup>Jean Starobinski, « Préface », Georges Poulet, *Les Métamorphoses du cercle* (Paris : Flammarion, 1979) 7.

<sup>6</sup>Jean Starobinski, « Leo Spitzer et la lecture stylistique », Leo Spitzer, *Études de style*, 15.

La conciliation des méthodes se retrouvera encore dans une autre œuvre d'équilibre non moins importante et considérablement augmentée d'édition en édition : la préface à *La Relation critique* : « J'avais fait cela pour apaiser les divergences entre Spitzer et Poulet. Et, pour essayer de montrer que le critique était quelqu'un d'actif qui n'appliquait pas des techniques mais qui établissait un rapport au texte profond, toujours avec une perspective plus lointaine, dans un rapport qui ne s'épuise pas en lui-même. » De fait, en traçant dès l'ouverture l'histoire sémantique du mot « critique », le livre revient par Rousseau à une réflexion sur l'interprète qui, à la croisée des chemins, lie tout à la fois vigilance philologique et engagement participatif, rapprochement en sympathie avec l'auteur et surplomb rétablissant la distance. Et le tout maintenu dans une incessante circulation, un mouvement que l'on devine sans fin.

#### IV. History of Ideas Club et médecine

Les passes d'armes de Spitzer, ses partis pris et autres réfutations ne se bornent pas au seul Poulet. Une autre personnalité de Hopkins, le philosophe Arthur O. Lovejoy, est également l'objet de son ironie. Et Starobinski de consigner, tout en marquant une nouvelle fois sa distance, ces « mémorables disputes ».

Terrain joutant formation littéraire et formation scientifique, l'histoire des idées à Hopkins a connu une glorieuse période avec la fondation par Lovejoy du History of Ideas Club. Il était secondé dans sa tâche par un autre philosophe américain, George Boas, qu'il fit venir à Hopkins en 1921. Selon la définition de Lovejoy, le club était destiné à promouvoir « the historical study of the development and influence of general philosophical conceptions, ethical ideas, and aesthetic fashions, in occidental literature<sup>7</sup> ». L'histoire des idées ainsi comprise dépendait, entre autres, de la contribution de collègues spécialisés dans d'autres domaines que le sien – « un dialogue platonicien développé sur une grande échelle, où les thèses, les preuves proposées, les objections, les réponses des nombreux interlocuteurs sont centrées sur une question déterminée<sup>8</sup> ». Six séances par an jalonnaient un programme où l'échange devait trouver l'intérêt de tous, sans restrictions de département :

<sup>7</sup> Arthur O. Lovejoy, *Essays in the History of Ideas*, cité par D. Keiger, « Tussling with the Idea Man », <http://www.harvardsquarelibrary.org/unitarians/lovejoy.html>.

<sup>8</sup> A. O. Lovejoy, *The Revolt Against Dualism*, cité p. G. Deledalle, *La Philosophie américaine* (Bruxelles/Paris : De Boeck, 1987) 88.



Lors d'un exposé à l'une de ses soirées, j'avais eu pour interlocuteur Lovejoy qui attribuait alors une grande importance à la diffusion du thème de l'amour-propre [*self love*] dans la philosophie, la pensée religieuse et la réflexion politique des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Je me suis aperçu qu'il dressait une oreille extrêmement attentive quand je parlais de La Rochefoucauld. Je me demandais ce qui pouvait intéresser l'historien du primitivisme. C'est qu'il avait une autre recherche, coïncidant de loin avec celle de Marcel Raymond, sur la morale de l'intérêt. Et il la voyait aussi chez La Rochefoucauld. Il croyait que La Rochefoucauld était inspiré par un Anglais du nom de Dyke. Et tout cela conduisit à un livre tardif : *Reflexions on Human Nature*, qui aboutit sur la philosophie de la constitution américaine : il faut que l'intérêt arrête l'intérêt, il faut que la prise en compte de l'intérêt aboutisse à un *modus vivendi* d'intérêts qui pourraient devenir excessifs.

Si la littérature avait évidemment une place d'importance, la prestigieuse faculté de médecine était également appelée à collaborer : « Les séances du History of Ideas Club, c'était d'une part Lovejoy et Boas (donc la philosophie), d'autre part Ludwig Edelstein et la philologie grecque et Owsei Temkin, l'historien de la médecine. » Et le passage de l'un à l'autre fut d'autant plus fréquent que Starobinski, gardant contact avec son autre formation, se rendait régulièrement aux cours et conférences de l'hôpital de Hopkins :

J'étais assez fidèle des visites du samedi de l'hôpital, des confrontations anatomopathologiques du mercredi avec le Professeur Rich et quelque peu aux cours de psychiatrie. J'avais rencontré à New York, ayant une adresse que m'avait donnée Merleau-Ponty, Kurt Goldstein. Je gardais donc tout un côté orienté vers les problèmes, disons, de la totalité, des problèmes philosophiques de la médecine, qui, à ce moment-là, étaient exprimés par Merleau-Ponty dans *Les Temps modernes* ou ailleurs. Il y avait également, tous les samedis, une grande visite, qui était la présentation d'un cas un peu extraordinaire. Et le mercredi, le *Clinical Pathological Conference*. J'ai aussi suivi quelques cours de neuro-ophtalmologie de très grands patrons. Dès la première de mes années baltimoriennes, je m'étais souvent rendu à l'Institute of the History of Medicine de Monument Street. J'y écoutais les cours donnés par d'admirables historiens de l'« école allemande ».

Autre confluence entre l'histoire des idées et la médecine : les *Noguchi lectures*. C'est dans ce cadre que le philosophe et historien des sciences Alexandre Koyré donna en 1953 la substance de son maître livre, *Du monde clos à l'univers infini* : « C'était vraiment l'histoire des idées dans toutes ses proportions : idées scientifiques, idées morales. » Caractérisée par une conception discontinuiste de l'histoire, l'approche de Koyré montre comment, de ruptures en ruptures, une pensée doit être suivie au plus proche de son évolution, tout en se dégageant de

toute espèce de téléologie. De cette démarche, Starobinski emportera un sens aigu de l'histoire et des détails de son développement, et cela en s'approchant de l'histoire sémantique, comme pour le mot « réaction » dont il retrace l'évolution et la dérive du sens. Ainsi, bien des années après Koyré, ce fût à son tour de donner ces mêmes *Noguchi Lectures*, à Baltimore. S'inscrivant dans la continuité d'une certaine école de l'histoire des idées, ces leçons furent à la base d'*Action et Réaction*, paru en 1999 :

Pour *Action et réaction*, qui est un livre d'histoire sémantique, je n'ai peut-être pas assez, pour une certaine catégorie de lecteurs, marqué la différence entre l'histoire des sciences et l'histoire des outils intellectuels ou des éléments opératoires dont on se sert pour énoncer une doctrine scientifique. Ce qui a fait que certains lecteurs d'*Action et réaction* sont entrés dans ce livre avec l'idée d'apprendre l'histoire des sciences – et ce n'est pas de l'histoire des sciences. C'est l'histoire des concepts qui ont été mis en place et du développement de l'aire ouverte par le concept – l'aire sémantique change. Les Allemands ont beaucoup pratiqué l'histoire sémantique avec intelligence. Reinhart Koselleck et quelques autres se sont interrogés – plus même que Paul Bénichou, à propos du XIX<sup>e</sup> siècle – sur ce que veut dire le passage, au XIX<sup>e</sup> siècle, de certains mots au singulier collectif. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, on parle *des sciences*, *des arts*, *des progrès*. Tandis qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, on emploie la majuscule et on parle de *la Science*, de *l'Art*, *du Progrès*. Et cela devient des termes sacralisés, prestigieux, qui définissent de véritables vocations humaines. Et le mouvement sémantique est intéressant à examiner parce que c'est une façon pour l'homme de se comprendre autrement et de se destiner peut-être autrement dans le choix de vie qu'il fait.

À rassembler les différentes influences au croisement desquelles se trouve Jean Starobinski à Baltimore et à en estimer les répercussions dans son travail, on est amené à prendre la mesure d'un itinéraire où l'importance était avant tout accordée à promouvoir contacts et dialogues d'une discipline à l'autre, évitant ainsi tout confinement, toute spécialisation – « Je dois plutôt recourir à la métaphore de la passerelle ou du pont pour caractériser les années de Baltimore », rappelle-t-il. De l'ampleur de vision de Poulet à la précision de Spitzer en passant par l'étai historique de l'évolution des idées, Starobinski a trouvé à Hopkins un point de convergence, une réunion d'approches aussi diverses que fondamentales. Son œuvre et son enseignement en prolongèrent l'équilibre, se maintenant à l'écoute de ces rencontres.

## BIBLIOGRAPHIE

*De Jean Starobinski :*

*L'Œil vivant.* Paris : Gallimard, 1961, rééd. 1999.

*La Relation critique.* Paris : Gallimard, 1970, rééd. 2001.

*The Living Eye,* trans. A. Goldhammer. Cambridge : Harvard UP, 1989.

« Leo Spitzer et la lecture stylistique ». Leo Spitzer, *Etudes de style.* Paris : Gallimard, 1970.

« Préface ». Georges Poulet, *Les Métamorphoses du cercle.* Paris : Flammarion, 1979.

*Montaigne en mouvement.* Paris : Gallimard, 1982, rééd. 1993.

*Montaigne in motion,* trans. A. Goldhammer. Chicago : U of Chicago P, 1985.

*Action et réaction.* Paris : Seuil, 1999.

*Action and Reaction,* trans. S. Hawks and J. Fort. New York : Zone, 2003.

*Sur Jean Starobinski :*

Azouvi, Jean et Jean Starobinski. *Pour un temps : Jean Starobinski.* Paris : Pandora, Centre Georges Pompidou, Cahiers pour un temps, 1985.

Colangelo, Carmelo, *Jean Starobinski : L'apprentissage du regard.* Genève : Zoé, 2004.

Gagnebin, M. et C. Savinel, éd. *Starobinski en mouvement.* Paris : Ed. Champ Vallon, 2001.

« La Critique littéraire suisse, autour de l'Ecole de Genève ». *Œuvres et critiques* 27.2 (2002) (Tübingen : Gunter Narr).